SEUIL

François Flahault

La Parole intermédiaire

LA PAROLE INTERMÉDIAIRE

2723

16° R.
19780

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS MASPERO

L'Extrême Existence

FRANÇOIS FLAHAULT

LA PAROLE INTERMÉDIAIRE

PRÉFACE DE
ROLAND BARTHES

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e^

DL-13-04-1978-09854



ISBN 2-02-004812-4

© *Éditions du Seuil, 1978.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Préface

J'imagine volontiers que le rôle du préfacier consiste à énoncer ce que l'auteur ne peut dire, par pudeur, modestie, discrétion, etc. Or, en dépit des mots, il ne s'agit pas là de scrupules psychologiques. Un auteur peut certes dire « je », mais il lui est difficile, sans susciter quelque vertige, de commenter ce *moi* par un second « je », forcément différent du premier. Un auteur peut parler de la science de son temps, voire alléguer les rapports qu'il entretient avec elle, mais il n'a pas le pouvoir de s'y situer déclarativement, historiquement, il ne peut *s'évaluer*. Un auteur peut produire une vision éthique du monde, mais il ne peut l'afficher, d'abord parce que, dans l'état actuel de nos préjugés, cela paraîtrait amoindrir son objectivité scientifique, et puis parce qu'une « vision », ce n'est jamais qu'une synthèse, un état second du discours, que l'on peut attribuer à l'autre, non à soi-même. C'est pourquoi le préfacier, agissant comme une voix seconde, entretient avec l'auteur et le public un rapport de parole bien particulier, en ce qu'il est ternaire : préfacier, je désigne l'une des places où j'aimerais beaucoup que François Flahault fût reconnu par un tiers, qui est son lecteur. Ce faisant, j'illustre d'une façon topique la théorie qui est défendue dans ce livre : la préface est en effet l'un de ces actes « illocutoires », dont notre auteur se fait ici l'analyste.

Bien qu'il s'agisse d'un travail scientifique, je ne puis m'empêcher de trouver souvent à ce livre le charme d'un texte. Or, le charme, au fond, est toujours une qualité de personne, non de chose. Ici apparaît une clarté bienveillante, le désir d'expliquer les choses simplement, patiemment, celui de communiquer une expérience

sans faire peser une maîtrise. Bref, le charme de ce livre, c'est quelque chose comme : sa bonne volonté, sa disponibilité, son zèle, aurait-on dit autrefois. Or, paradoxalement, cet effet de modestie vient d'un pronom très personnel : l'auteur dit « je ». Dire « je », quand on écrit, est une opération coûteuse; il faut donc toujours en faire le bilan : on y perd (peut-être) ce qu'on pourrait appeler « la belle âme scientifique », celle qui, stoïquement, renonce aux attributs de la personne pour servir, comme une esclave anonyme, la vérité; on y gagne (peut-être) ce que je viens d'appeler un « charme ». Flahault, cependant, met dans la balance un autre argument : compte tenu de son projet, son « je » est tout simplement nécessaire. A un certain moment de sa démonstration, l'auteur analyse méticuleusement, comme il sait le faire, les explications fort techniques qu'un dénommé Alexandre entreprend de donner à ses camarades sur la chasse au sanglier; le sens de ce monologue s'éclaire au moment où Alexandre, désignant sur le tableau noir un point de l'affût, se laisse aller à dire : « moi, j'étais là ». C'est en somme ce que dit le « je » de Flahault : moi aussi, je suis dans le discours qui est tenu là. On ne peut en effet parler du langage sans reconnaître d'une certaine façon « qu'on y est dedans »; on ne peut traiter le langage comme une activité intersubjective sans se placer soi-même dans la chasse. C'est donc, au degré second, la parole même de Flahault (et non seulement sa démonstration) qui est scientifique : se reconnaissant une place, le « je » ne contredit pas la fatalité topologique qu'il rapporte. De plus, dans la mesure où, ici, la forme est homologue au contenu — ce qui est la définition même du texte —, l'analyse devient textuelle.

Pourquoi nous intéresser — nous, les « littéraires » — aux sciences, aux disciplines, aux discours? Par envie de bouger : périodiquement nous avons des fourmis dans « les jambes de l'esprit », comme dirait M. Fenouillard. Le savoir (c'est ce que nous en attendons) ne nous laisse pas tels que nous étions auparavant. C'est un mouvement apophatique, qui déblaye, rejette, dégage, permet un bond en avant (cela, à perpétuité, bien sûr). Avec la linguistique et la psychologie sociale, François Flahault semble pratiquer une recherche interdisciplinaire; mais il n'en fait pas un amalgame; les sciences antérieures

(ou environnantes) qu'il allègue sont plutôt deux béquilles (qu'on excuse la comparaison), qui permettent d'avancer un pas après l'autre; ou encore cela lui permet de remonter une cheminée (et quelle cheminée biscornue, que l'énonciation!), en s'appuyant d'une paroi à l'autre. La science mise en action dans ce livre n'est donc ni celle-ci ni celle-là, mais plutôt une variété sémiologique qui peut se définir négativement (Bachelard a bien montré le rôle puissant du refus dans la constitution des sciences) de la façon suivante : la science du langage en ce qu'elle refuse de réduire son objet à la communication. Le développement de la linguistique (depuis vingt ans) est à cet égard très logique et très riche. La linguistique a d'abord étudié le message en soi; puis elle s'est aperçue que le contexte de ce message était déterminant, elle est devenue science du contexte; cependant, le « texte » ne peut se réduire à une interférence de messages, car cette interférence n'est pas seulement faite d'énoncés, mais aussi d'écoutes qui en modifient au fur et à mesure la texture et pour ainsi dire la *tension;* s'ensuit la nécessité d'une troisième linguistique, dont le champ n'est plus le message ou le contexte, mais l'énonciation, au sens très actif du terme. Le travail proposé par François Flahault fait évidemment partie de cette « lexologie » (puisque « énonciation » se dit en grec « lexis »). La lexologie (même si le mot est risqué ici pour la première fois) existe déjà, ici et là. Puisque son champ est la parole inter-subjective, la parole sociale, elle se tient volontiers en contact avec la psychanalyse et la critique idéologique. L'originalité de François Flahault est de *suspendre* ces références et de s'intéresser délibérément au sujet conscient et individuel, sans cependant postuler en rien qu'il soit privé d'inconscient ou de socialité. Il s'agit là d'une suspension méthodique importante. Le XIX^e^ siècle nous a légué une science des « profondeurs » (de l'âme, de la société), dont l'efflorescence, jusqu'à nos jours, a été magnifique. Il n'empêche que dans le langage quelque chose résiste, au point d'être irréductible à toute science des déterminations : la surface. Il s'en passe, des choses, à la surface du langage, et qui ne tirent pas forcément leur consistance de ce qu'il y a « au fond », « par en dessous »! *Racines en l'air :* telle pourrait être la métaphore qui convient au langage étudié par Flahault. Ses analyses éclairent d'une lumière vive les échanges de paroles, mais cette lumière est

en quelque sorte *frisante* — et l'on sait que bien des découvertes dépendent de l'inclinaison d'un projecteur.

Une recherche n'est intéressante (soyons précis : n'a de valeur publique, ne mérite le livre) que si elle implique et fait deviner une *vision;* car c'est par la vision qu'elle cesse d'être une simple technique et prend place dans l'Histoire, c'est-à-dire dans le flux des morts et des résurrections. L'*homme parlant* que décrit François Flahault est un sujet dialectiquement libre et contraint. D'une part il est libre, parce qu'il ne préexiste pas au langage et se constitue comme sujet au fur et à mesure qu'il parle, écoute, ou mieux encore parle l'écoute qu'il imagine à sa propre parole : en parlant, l'homme ne s'exprime pas, il se réalise, il se produit; sa liberté ne vient ni de Dieu ni de la Raison, mais du *jeu* (prenez le mot dans toutes ses acceptions) que lui fournit l'ordre symbolique, sans lequel il ne parlerait pas et ne serait pas un homme. D'autre part il est contraint, parce qu'il ne peut se faire reconnaître qu'à une certaine place, que cette place fait partie d'un système déjà constitué, et qu'il n'est pas maître de se situer à partir d'une essence, puisqu'il n'*est* qu'au fur et à mesure qu'il parle, c'est-à-dire, fatalement, prend place devant l'image qu'il croit que l'autre a de lui : tourniquet qui définit en quelque sorte le vertige humain. L'homme ne serait, à la lettre, qu'une *tactique* (qui fut au demeurant la science des places guerrières). Cette vision a été celle des moralistes classiques (notamment de La Rochefoucauld), puis de romanciers comme Stendhal ou Proust. On la retrouve aujourd'hui dans la phénoménologie de Sartre et dans la psychanalyse de Lacan. Par les voies d'une description précise, François Flahault prend place dans ce mouvement (peut-être très « français »); son travail exprime bien l'enjeu du moment : passer d'une psychologie des attributs à une topologie des paroles.

Roland Barthes

Présentation

Que se passe-t-il quand des gens parlent, qu'est-ce qui est en jeu lorsque nous parlons?

Telle est la question qui est à l'origine de ce livre, où je propose et détaille cette réponse :

Ce qui se passe, c'est, à travers une production verbale rendue possible par les contraintes d'une langue et par l'ordre d'un discours, l'inscription des sujets dans l'espace où il est question de leur réalisation : les paroles reçues ou énoncées par chacun ne sont jamais indifférentes quant à faire qu'il soit (ou non); même si cet enjeu se fait oublier derrière la référence évidente et envahissante à un quelque-chose dont il est parlé, et qui n'est pas le sujet qui parle; sorte de compromis, de mixte : parole intermédiaire.

Je ne nie pas que l'activité langagière permette la transmission d'informations, mais soutiens que faire de celle-ci la fonction fondamentale du langage, c'est ne rien vouloir savoir de ce qui s'y passe, de ce qui s'y donne à reconnaître sous couvert de ce que l'énoncé donne à connaître.

J'essaie donc de rendre compte du fonctionnement de la parole autour d'effets irréductibles à une simple transmission d'information. Ce livre ne se veut pas une contribution au domaine « psi » pris en lui-même (disons, à la théorie du sujet); c'est encore moins un ouvrage de linguistique : il s'agissait pour moi d'opérer une liaison entre ces deux champs, quitte à ne proposer qu'une élaboration encore rudimentaire.

Cette recherche m'a conduit à approcher un problème qui me semble fondamental pour les sciences humaines : celui de la constitution du sujet parlant, et plus précisément de la consistance de la sub-

jectivité consciente. De ce que celle-ci se révèle commandée par les déterminations de l'inconscient, il ne s'ensuit pas que le préconscient doive être tenu pour quantité négligeable. Et — à considérer les choses sous un tout autre angle — pour déterminants que soient les rapports de production, les prendre en considération ne suffit pas à résoudre ou à rendre vaine la question de la production sociale des individus comme sujets parlants, comme existences subjectives.

L'enjeu de ces pages ainsi indiqué, ceux que leurs préoccupations amènent à s'interroger sur le fonctionnement de la parole (formateurs, psychosociologues, cliniciens, psychanalystes, chercheurs) reconnaîtront mieux, je l'espère, en quoi elles sont susceptibles de les concerner.

Dialogues, conversations, discussions même très banales, paroles quotidiennes sont donc la matière que j'ai interrogée. Étant donné ma question, un classement opéré dans ce flot verbal surabondant, un catalogue avec rubriques par situations, types de discours, classes sociales, etc., quel qu'en soit d'ailleurs l'intérêt, n'entraient pas dans mon projet. Seules m'intéressaient l'élaboration des concepts requis pour faire de cette matière un objet de connaissance, et l'articulation, au moins élémentaire, de la réponse à mon interrogation.

Je ne sais trop ce qui m'a poussé à cette recherche. Sûrement, une certaine irritation, ou stimulation, provoquée d'un côté par l'opacité persistante de cette matière verbale à travers plusieurs années d'une vie professionnelle où je devais faire comme si j'y comprenais quelque chose; et, de l'autre, par le caractère incertain — c'est le moins qu'on puisse dire — des conceptions au moyen desquelles cette compréhension était censée opérer.

Mais ce n'est sans doute pas là l'essentiel : attribuer cette seule origine à mon interrogation serait oublier qu'elle me concerne bien plus directement puisque, comme tout le monde, je parle, et on me parle. De sorte que le moindre pas franchi dans ce livre constitue aussi un écart (comme on dit d'un cheval qu'il fait un écart) par rapport à mes représentations spontanées de l'activité de parole, de moi comme parlant. Et ceux que je n'ai pas su franchir m'indiqueraient, si je pouvais les repérer, comment je « marche » malgré tout selon l'ordre de cette naïveté.

Il m'est plus facile de dire qui j'ai croisé sur mon chemin et comment s'est opérée la rencontre.

La psychologie sociale d'abord. Puisque c'est précisément d'être insatisfait de ses réponses, pourtant pleines de bon sens, qui m'a poussé à en chercher d'autres, ou plutôt à me poser d'autres questions que les siennes, je ne devais pas la rencontrer sur mon chemin, sinon parfois, au titre d'un obstacle qu'il me fallait pointer et écarter [1]. Autrement, je ne me suis pas arrêté à la critiquer; ç'aurait été du rabâchage. Le problème était plutôt de proposer autre chose.

Je n'ai pas davantage utilisé le langage de la théorie psychanalytique. Mais pour des raisons toutes différentes. Le point délicat, ici, n'est nullement que cette théorie n'ait pas d'objet, ni qu'elle échoue à le repérer; mais qu'à cause de la nature même de notre rapport réel et vivant à son objet, le discours au moyen duquel nous l'appréhendons a pour effet (quand ce n'est pas pour visée) de l'apprivoiser, d'en réduire la différence, d'en exorciser la réalité, bref de le noyer d'autant mieux que nous avons davantage l'impression, au contraire, de le faire émerger. L'inconscient ne se rencontre pas dans les livres. Et si les mots ont le pouvoir de donner existence au sujet qui les prononce, ils n'ont pas celui de créer l'objet réel auquel ils se réfèrent; ils n'ont donc de sens, pour qui les prononce ou les entend, qu'à la condition que celui-ci ait préalablement rencontré ailleurs que dans le Savoir les réalités que ces mots permettent de repérer, mais à l'expérience desquelles leur usage ne saurait se substituer. Vérité si élémentaire que nous seuls, les intellectuels, courons le risque de l'oublier, corrompus par le rituel universitaire et mondain selon lequel le sens d'un mot est acquis dès lors que celui-ci est convenablement utilisé; le port de parures ostentatoires et chatoyantes — fussent-elles de mots et non de plumes de perroquet — est l'un des traits d'après lesquels s'évalue le prestige des notables, au sein des tribus d'intel-

1. Par exemple, j'ai systématiquement évité les termes d'« affectif » ou d'« affectivité », encore usités en psychologie : termes qui permettent, tout au plus, un « vous voyez ce que je veux dire », mais n'aident pas, bien au contraire, à analyser les processus qu'ils désignent.

lectuels. De sorte que le goût immodéré de ces insignes [1] fait qu'on s'y réjouit davantage des belles couleurs dont brillent les plumes d'un geai, qu'on ne s'y inquiète de savoir si elles lui tiennent au corps [2].

Il y a là une difficulté dont j'ai essayé, non pas de sortir tout à fait (car c'est impossible), mais de me tirer tant bien que mal : je n'ai recouru à des termes spécifiquement psychanalytiques que lorsque je ne voyais pas le moyen de faire autrement [3]; et je me suis orienté vers un exemple chargé de quelque réalité dans le cas où je craignais de ne pouvoir produire qu'un discours plaqué sur celle-ci. On sait que je ne vise pas, dans ce livre, à tenir un discours sur l'inconscient; mais à préciser, à élaborer une conception de la parole qui s'est fait jour notamment dans la théorie freudienne. Mais au moins ne devais-je pas fermer la porte à toute interrogation sur l'inconscient. C'est ce à quoi j'aurais abouti si j'avais usé à trop bon compte des concepts freudiens.

Je dois cependant ajouter que les pages qui suivent, à partir de l'objet qui est le leur, rejoignent et détaillent plus d'une proposition avancée par J. Lacan sur la parole [4].

Les considérations qui précèdent n'impliquent pas du tout que je prétende me tenir en dehors du discours universitaire : ce livre, au fond, s'y intègre très bien; mais seulement, que j'essaie de me situer par rapport à ce que cela signifie, de produire un discours dans l'ordre du Savoir. Que ce travail soit un discours sur le discours ne saurait en effet l'affranchir des contraintes qui déterminent son objet. Et comment repérer dans cet objet ce que je n'aurais pas voulu recon-

1. Et ceux que l'on tire du discours psychanalytique figurent actuellement parmi les plus prestigieux.

2. Ce que j'écris ici, on l'entend dire bien souvent. Mais le dire ne suffit pas : il est temps que cela prenne valeur de chose écrite, de question avouable, d'intérêt général (voire de portée politique), et non plus seulement de difficulté vécue individuellement, de problèmes à solutions tacites.

3. Avantage secondaire de cette solution : elle m'évitait le travail supplémentaire d'avoir à camoufler d'éventuelles incertitudes terminologiques ou insuffisances théoriques derrière une feinte assurance.

4. Plus précisément, ce que j'élabore dans ces pages m'a permis — permettra peut-être à d'autres — de mieux comprendre quelques-uns des passages que l'index des *Écrits* regroupe sous le titre de « La communication intersubjective » (p. 898). Pour ma part, je renverrais spécialement aux pages 296, 351-353, 431, 439, 807, et au *Séminaire*, livre I, p. 125-126.

naître, quant aux conditions de production du discours portant sur celui-ci?

Mon chemin croisait également celui des recherches marxistes sur la théorie de l'idéologie (notamment celles de M. Pêcheux). Je me suis borné à signaler les points de convergence avec ces recherches, renonçant à les présenter au lecteur : nécessaires à l'élaboration de ces pages, leur connaissance n'est pas indispensable pour la lecture de celles-ci (en revanche, la connaissance de l'article d'Althusser sur les appareils idéologiques d'État est un préalable souhaitable à la lecture du chapitre VI [1]).

Mon projet impliquait évidemment que je me tourne vers la linguistique et, singulièrement, que je prête attention à la psychologie plus ou moins spontanée dont s'encadrent volontiers les travaux de linguistique générale. Pour les recherches proprement sémantiques, ou « pragmatiques [2] », le courant le plus stimulant quant à la question qui m'intéressait est celui qui, amorcé par les philosophes de l'école d'Oxford, se donne un prolongement linguistique avec les travaux d'O. Ducrot; ceux-ci en effet interrogent avec une curiosité réelle et inventive [3] le dialogue, et les repères linguistiques de son fonctionnement. M'appuyant largement sur ces travaux, je ne les ai pourtant pas acceptés sans réserves, et ce, exactement à proportion de la difficulté que j'ai éprouvée d'y démêler ce qui est proprement description linguistique de ce qui est, de façon plus ou moins voilée, analyse du discours, ou « pragmatique ».

L'exposition de mes investigations est présentée à partir d'un champ de préoccupations touchant au langage. Je serais bien incapable de justifier cet ordre par rapport à d'autres possibles; il se trouve que c'était le plus commode pour construire et exposer mon propos. C'est donc selon ce fil parfois austère que le lecteur, s'il a la patience de le suivre, verra peu à peu se dégager les résultats que je lui propose.

Si, tout en étant avide de théorie, il est ennuyé par des considéra-

1. Cet article, publié en 1970 dans la revue *la Pensée*, figure dans le dernier ouvrage d'Althusser, *Positions*, Éd. Sociales, Paris, 1976.

2. Anglais et Américains entendent par *pragmatics* des recherches qui, largement marquées par les idées de H. P. Grice, portent sur le langage *dans son utilisation effective*.

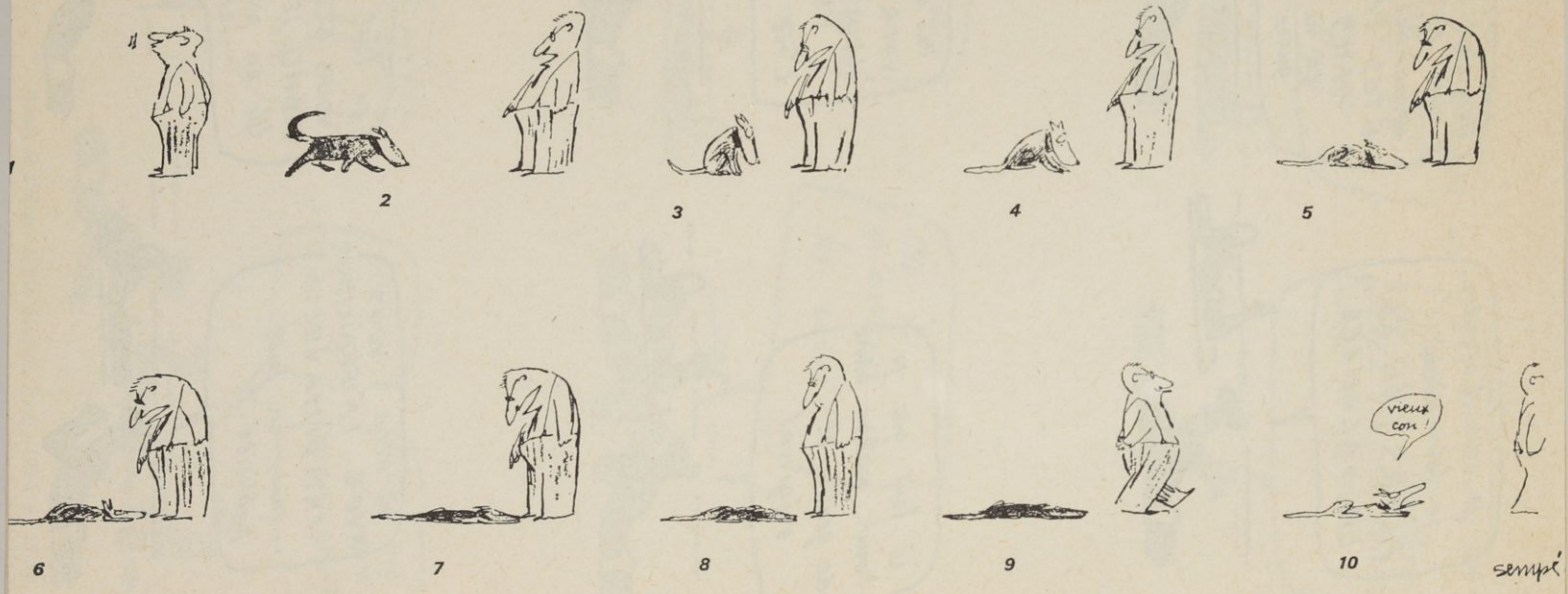
3. Une curiosité, en tout cas, qui a su éveiller la mienne.

tions se rapportant de près ou de loin à la linguistique, il peut sauter le premier chapitre, et même se reporter directement au sixième dans lequel est discutée la question de l'homme comme animal idéologique, ainsi que le problème épistémologique qu'a soulevé pour moi l'examen de cette question. (Toutefois, je doute que ce chapitre puisse être facilement absorbé si l'on n'a pas suivi ceux qui y conduisent.) Enfin, si l'ensemble de ces chapitres est trop abstrait au gré du lecteur, je ne puis lui offrir d'autre ressource que celle de se reporter au septième et dernier, où il trouvera l'analyse de plusieurs fragments de dialogues ou de discussions [1]. J'avais en effet, pour préparer cette recherche, collecté du matériel verbal (enregistrements de discussions, notes prises en tant qu'observateur ou bien après avoir moi-même participé à une conversation, transcriptions publiées ou ronéotées d'interviews) et il m'a semblé utile de faire figurer l'examen de quelques-uns de ces documents à titre d'application, d'explication et d'illustration des chapitres théoriques.

Je tiens, enfin, à remercier ceux avec qui j'ai eu des conversations touchant cette recherche, ou qui, ayant lu la première rédaction de ce texte, m'ont adressé suggestions, encouragements ou critiques; notamment Jeanne Favret, R. Barthes, O. Ducrot, N. Ruwet, D. Sperber et F. Wahl.

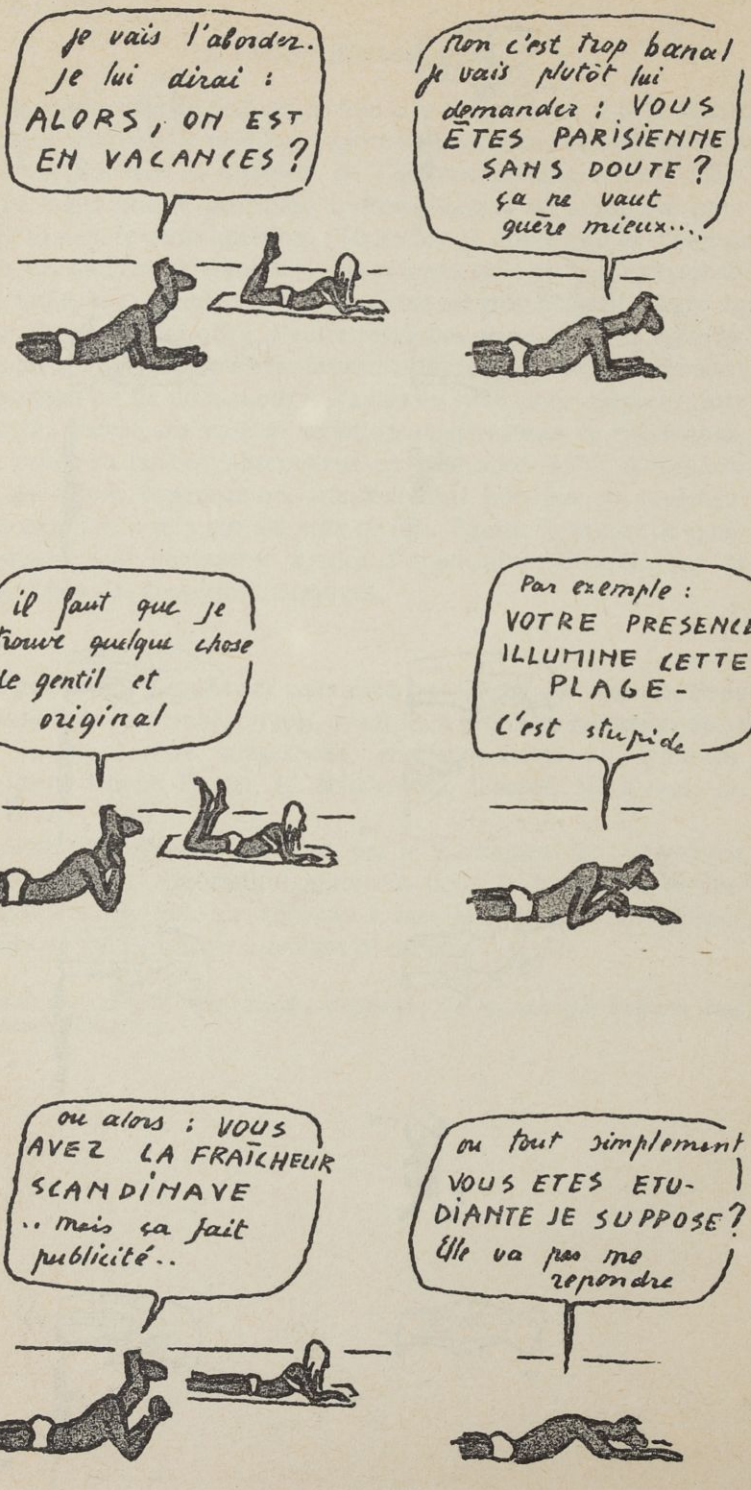
Je remercie également ceux qui, par le truchement de l'organisme qui m'emploie (l'Association nationale pour la formation professionnelle des adultes), ont subvenu à mes besoins matériels durant l'année que j'ai consacrée à rédiger ce travail.

1. Mais ces analyses, bien entendu, s'appuient sur les concepts élaborés dans les précédents chapitres.



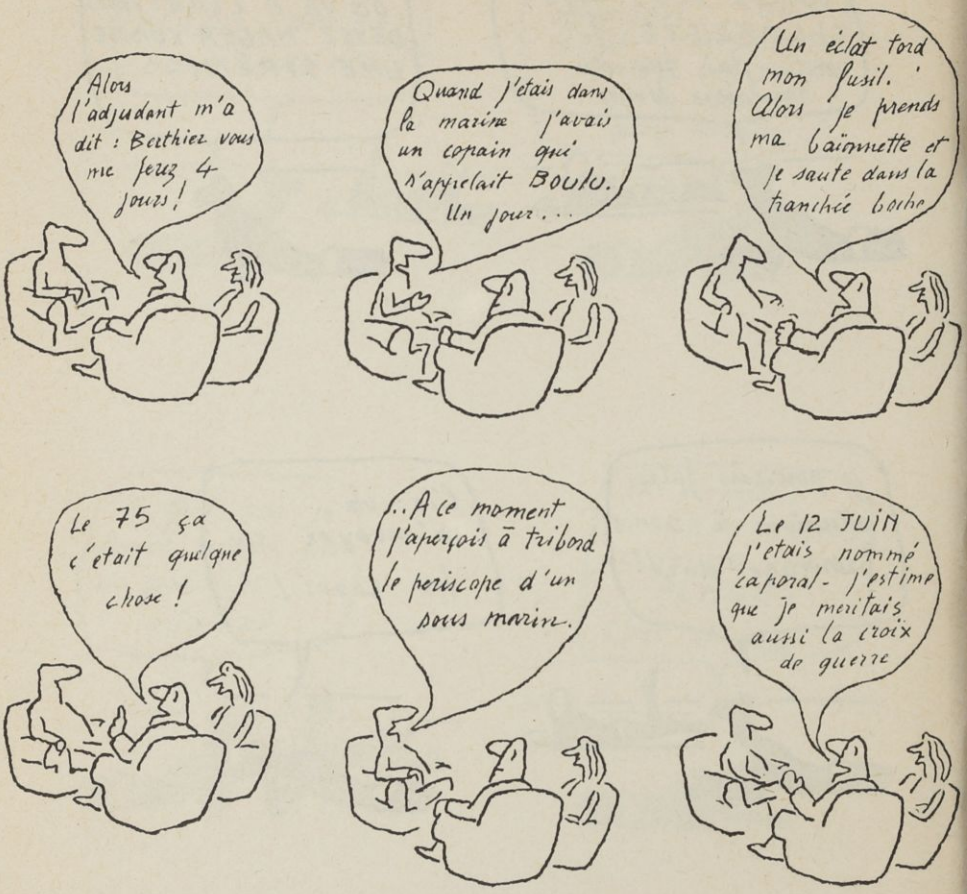
Sempé, *Sauve qui peut*, Paris, Denoël, coll. « Folio », 1972.

BIBLIOTECA NACIONAL


je vais l'aborder. je lui dirai : ALORS, ON EST EN VACANCES ?
non c'est trop banal je vais plutôt lui demander : VOUS ÊTES PARISIENNE SANS DOUTE ? ça ne vaut guère mieux...
il faut que je trouve quelque chose de gentil et original
par exemple : VOTRE PRESENCE ILLUMINE CETTE PLAGE - C'est stupide
ou alors : VOUS AVEZ LA FRAÎCHEUR SCANDINAVE .. mais ça fait publicité..
ou tout simplement VOUS ETES ETUDIANTE JE SUPPOSE ? Elle va pas me repondre

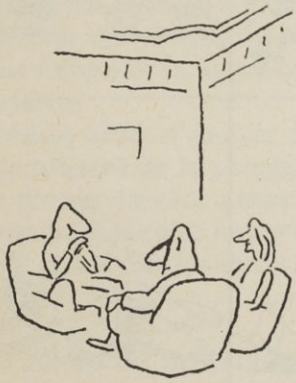


Bosc, *Je t'aime*, Albin Michel, Paris, 1969, p. 65-66.



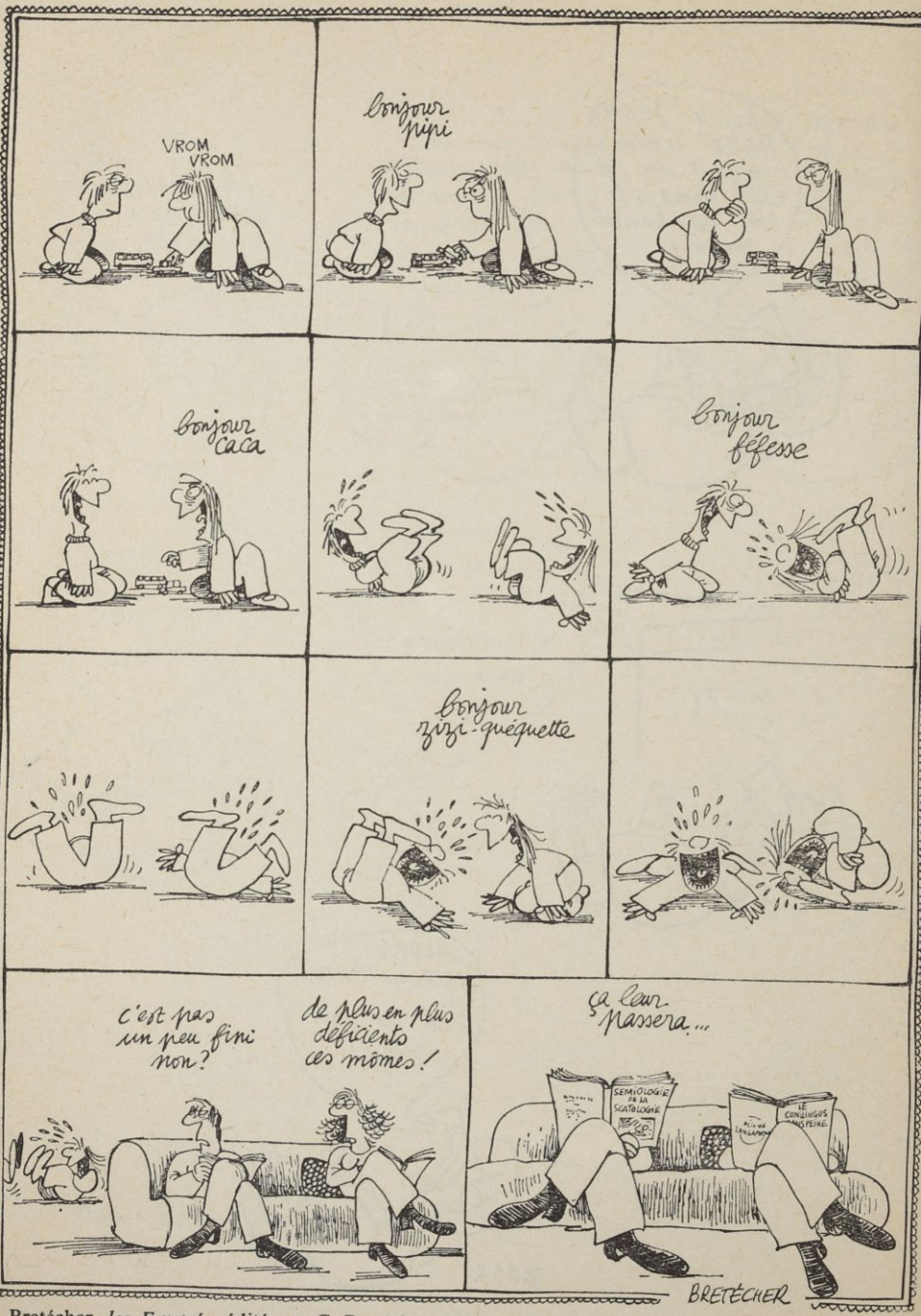
Bosc, *Je t'aime*, Albin Michel, 1969, Paris, p. 116-117.







BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



C. Bretécher, *les Frustrés*, édité par C. Bretécher, 1975, p. 31.
© *Le Nouvel Observateur*.

I

Sur les fonctions du langage

La linguistique (et la sémantique spécialement) n'échappe pas à une rencontre avec ce qu'on pourrait appeler le terrain psycho-sociologique. Ne serait-ce que pour tracer le cadre dans lequel situer certaines de ses investigations et pour leur conférer une portée plus générale, la linguistique est souvent amenée à s'appuyer implicitement sur les dangereuses « évidences » d'une psychologie spontanée. La question des *fonctions du langage* constitue l'un des exemples les plus frappants et, ajouterai-je, les plus regrettables d'un tel recours implicite.

Aussi, avant d'aborder des questions relatives au fonctionnement intersubjectif de la parole et pour mieux y introduire, j'examinerai en premier lieu les conceptions d'A. Martinet sur les fonctions du langage, puis (plus longuement, car elles sont plus élaborées) celles de R. Jakobson, les interrogeant toutes deux sur leur cohérence.

LES FONCTIONS DU LANGAGE SELON MARTINET

« La fonction essentielle, écrit Martinet [1], de cet *instrument* qu'est une langue est celle de *communication* [2] : le français, par exemple, est avant tout l'outil qui permet aux gens " de langue française " d'entrer en rapport les uns avec les autres. » Ce point est repris, page 20 du même ouvrage, comme étant l'un des critères définitoires de l'ensemble formé par les langues humaines : « Une langue est un instrument de communication. »

1. *Éléments de linguistique générale*, Armand Colin, Paris, 1970, p. 9.
2. Souligné par Martinet.

Toutefois les langues ont également, nous dit Martinet, deux fonctions secondaires; l'une est de servir de « support à la pensée » (p. 9), et l'autre d'être un moyen d'expression : l'homme emploie souvent sa langue pour *s'exprimer*, c'est-à-dire pour exprimer ce qu'il ressent, sans s'occuper outre mesure des réactions d'auditeurs éventuels. « Il y trouve, par la même occasion, le moyen de s'affirmer à ses yeux et à ceux d'autrui sans qu'il y ait véritablement désir de rien communiquer. (...) Il est, à cet égard, remarquable que les sociétés répriment par la raillerie le soliloque, c'est-à-dire l'emploi du langage à des fins purement expressives. Celui qui veut s'exprimer sans crainte de censure doit se trouver un public devant lequel il jouera la comédie de l'échange linguistique » (p. 10).

Un point que l'auteur avance en premier lieu et comme allant de soi, c'est ce caractère d'« outil », d'« *instrument* » attaché à la langue. J'aurai l'occasion de revenir plus loin sur cette conception, à propos de laquelle je me limite ici à rappeler qu'elle a déjà été critiquée par É. Benveniste [1] et, de manière plus détaillée, par O. Ducrot [2]. Je m'attacherai plus particulièrement pour l'instant à en faire ressortir les incidences sur ce que Martinet (et d'autres) appelle expression ou fonction expressive.

Expression semble ici se définir par opposition à *communication*, terme qui revêt lui-même un sens très large, mais comporte toutefois de façon constante dans le texte de Martinet le trait d'une relation établie avec un *destinataire*. L'auteur le paraphrase par cette formule : « entrer en rapport les uns avec les autres » (p. 9). C'est pourquoi l'*expression* présente ici au contraire ce trait de n'avoir pas de destinataire.

Au moins faut-il noter, pour éclairer ce qui va suivre, que la syntaxe française limite la polysémie du verbe « communiquer » en autorisant deux constructions distinctes : « je communique quelque chose à quelqu'un » (je lui transmets une information) et « je communique avec quelqu'un » (je suis en liaison, en rapport avec lui). Cette dernière expression conserve à son tour une certaine ambiguïté, puisqu'elle peut signifier : « il existe entre nous un canal (au sens matériel : courrier, téléphone, etc.) tel qu'il nous permet d'échanger des mes-

1. *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Gallimard, Paris, 1971, p. 258-259.
2. *Dire et ne pas dire*, Hermann, Paris, 1972, p. 1-6.

sages » ou « la relation que j'ai avec ce quelqu'un, je la vis comme satisfaisante », ces deux significations étant souvent mêlées. Le substantif « communication » reflète, mais sans les distinguer, toutes les utilisations du verbe qui lui correspond.

Bien que dans le texte de Martinet le sens du mot *communication* ne soit pas spécifié, il paraît bien être utilisé au sens premier de *transmission d'information*, puisque l'*expression* est, en contrepartie, définie comme une sorte de perversion, ou de dégradation de ce processus : celui qui s'exprime ne s'adresserait pas à ses auditeurs, si même il en a (ou alors, il feindrait seulement d'être en communication avec eux pour ne pas attirer sur lui de critiques ou de railleries). Ainsi décrite, l'expression est identique au soliloque, et réprimée comme un mésusage du langage, revenant à la folie d'émettre un message *sans destinataire*.

Dans ces conditions, on se demande bien pourquoi l'expression est logée à l'enseigne des fonctions du langage, plutôt qu'à celle de sa pathologie. En fait, la raison s'en devine à travers cette phrase : « Il [l'homme] y trouve, à cette occasion [celle où il s'exprime], le moyen de s'affirmer à ses yeux et à ceux d'autrui sans qu'il y ait véritablement désir de rien communiquer. » Dans cette deuxième acception, Martinet nous présente un locuteur qui pèche contre la communication non par négligence à l'endroit du destinataire (au contraire, il a besoin d'entrer dans un certain rapport avec lui pour s'affirmer à ses yeux), mais par le fait de ne lui communiquer *aucune information*.

Sans doute est-ce l'*expression* ainsi envisagée par Martinet, mais présentée — on ne sait pourquoi — sous couvert du soliloque, qui mérite d'être considérée comme un usage normal de la langue. Mais alors, pour quelle raison cet usage est-il opposé à celui de la langue comme instrument de communication, au lieu de lui être simplement subsumé comme autorisant une façon « d'entrer en rapport » avec les autres, la transmission d'information étant une autre manière d'établir une communication? La réponse réside manifestement dans la propension à marquer une coupure entre l'être du sujet et son attribut de « parlant », coupure qui nécessite que la langue ne soit considérée *que* comme un *instrument*, essentiellement destiné à transmettre des informations.